



**HAL**  
open science

## **L' expression du temps dans la langue: Un essai onomasiologique à l'exemple de l'allemand**

Michel Lefevre

► **To cite this version:**

Michel Lefevre. L' expression du temps dans la langue: Un essai onomasiologique à l'exemple de l'allemand. Nouveaux Cahiers d'Allemand: Revue de linguistique et de didactique, 2015, 33 (3), pp.253-264. <hal-03067399>

**HAL Id: hal-03067399**

**<https://hal.science/hal-03067399v1>**

Submitted on 12 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

ISSN 0758 - 170 X

**33<sup>e</sup> année (2015)      n° 3 (septembre)**

**A.N.C.A.-A.D.E.A.F**

**Nouveaux  
Cahiers  
d'Allemand**

**Revue de linguistique et de didactique**

**Publiée avec le concours du**

**GROUPE DE LEXICOGRAPHIE FRANCO -ALLEMANDE**

**de L'ATILF UNIVERSITÉ de LORRAINE & CNRS**

## Sommaire

|  |  |         |
|--|--|---------|
| Caroline Pernot :  | Petit dictionnaire bilingue permanent des « actes de langages stéréotypés » (ALS) : <i>C'est vite dit</i>  | 241-251 |
| Michel Lefevre :   | L'expression du temps dans la langue. Un essai onomasiologique à l'exemple de l'allemand   | 253-264 |
| Odile Schneider-Mizony :   | Où passe le sens dans le jeu de mots ?   | 265-279 |
| Yves Bertrand :  | De quelques parallélismes allemands  | 281-292 |
| Christine Petittdemange,<br>Gérald Schlemminger :                        | „Ja, die Sterne sind gefallen hinter den Stuhl“. Beobachtung der Sprachentwicklung einer Schülerin im 2. Jahr einer Vorschulklasse   | 293-307 |
| Daniel Morgen :  | Comment l'Alsace et la Lorraine germanophone peuvent-elles procéder pour continuer à soutenir l'enseignement immersif de l'allemand dans le cadre de la nouvelle grande région ?           | 309-319 |
| Johannes Dahm :  | Die Straßburger Neustadt: Ein UNESCO-Weltkulturerbe? Wahrnehmung und Beschreibung des ‚deutschen‘ Viertels und seiner Architektur durch die lokale Bevölkerung und die Passanten von heute | 321-335 |
| Véronique Lemoine,<br>Dominique Macaire :                                | Le plurilinguisme en herbe, un atout pour l'école maternelle ?   | 337-348 |
| Amélie Camenisch,<br>Guillaume Cossin, Léa Palau,<br>Anaïs Preud'homme : | Diversité et altérité - l'intelligence interculturelle au service de l'intégration. Compte-rendu d'une journée d'études du 19 mai 2015 à Strasbourg  | 349-351 |

Recensions : **PICHLER** Inés (2015) *Bundesdeutsches Wortgut in der österreichischen Pressesprache von Abitur bis Zicken-Zoff* Peter Lang, 271 p, par Y.Bertrand (353-354) ; **BECHLER** Sabrina (2014) *Bilinguale Module in der Grundschule. Integriertes Inhalts- und Sprachlernen im Fächerverbund Mensch, Natur und Kultur* Peter Lang. 307 p. par C. Couanault (354-356) ; **BERTRAND** Olivier & **SCHAFFNER**, Isabelle (dir. 2013.) *Enseigner la grammaire*. Editions de l'Ecole Polytechnique. 452 p., par C.Delhay (356-358) ; **COLONNA** Romain (2013) *Les paradoxes de la domination linguistique. La diglossie en questions*, Paris, L'Harmattan 363p. par D.Huck (358-361) ; **LEFÈVRE** Michel (Eds. 2014) *Linguistische Aspekte des Vergleichs, der Metapher und der Metonymie* Tübingen : Stauffenburg. 234 p. par A.Gayard (361-365) ; **WALLENHORST** Nathanaël (2013) *L'école en France et en Allemagne. Regards de lycéens, comparaison d'expériences scolaires*, Berne: Peter Lang, 211 p. par A.Geiger-Jaillet (365-369) ; **BAIDER** Fabienne, **CISLARU**, Georgeta (éds. 2014) *Linguistic Approaches to Emotions in Context*. Amsterdam/ Philadelphie: John Benjamins, 358 p., par A.Smith (369-372).

Annonces : Revue *Corpus* (252), *Linguistik on line* (280), Hommage à Jacqueline Feuillet (308,320), Pilotage rédactionnel des NCA (336) , Culture & Bilinguisme (352)

Michel LEFEVRE  
Université Paul Valéry Montpellier  
Centre de Recherches et d'Etudes Germaniques (CREG)

## L'expression du temps dans la langue Un essai onomasiologique à l'exemple de l'allemand

Une réflexion sur la temporalité dans la langue fait d'emblée penser au verbe et au marquage catégoriel du temps qui affecte et même caractérise cette unité grammaticale et qui apparaît souvent comme le signe linguistique ayant pour signifié le temps. Mais à y regarder de plus près, on constate que le signifié du marquage catégoriel ne relève pas forcément de la temporalité, et qu'il s'exprime de la temporalité dans des phrases sans verbe ou sans marquage catégoriel. Nous avons donc choisi dans la présente étude de décrire les moyens d'expression de la temporalité à l'exemple de la langue allemande, en faisant intentionnellement abstraction du marquage catégoriel du verbe. Existe-t-il dans la langue des signifiés temporels ? Le temps peut-il s'exprimer de manière objective dans la construction sémantique des propositions ? Cela impliquerait qu'il existe un représenté commun à tous les locuteurs du temps, auquel renvoient ces signifiés, et nous tenterons de cerner ce représenté par une approche cognitive et onomasiologique. Mais il semble que la temporalité dans la langue soit avant tout perçue à travers le prisme subjectif du locuteur, qui devient le repère essentiel de la construction temporelle dans les discours lors de l'acte d'énonciation (cf. Benveniste 1974). Pour décrire les possibilités d'expression du temps dans la langue, il faudra donc prendre soin de distinguer entre système linguistique des signes abstraits et discours résultant d'un acte d'énonciation, d'une présentation subjective du locuteur.

### 1. Existe-t-il des signifiés de temporalité dans la langue ?

Il est courant de rencontrer dans la terminologie grammaticale des expressions comme « préposition de temps », « adverbe de temps », complément circonstanciel de temps », et il existe en outre tout un ensemble de recherches linguistiques portant sur les signifiés de lexèmes verbaux, qui sont catégorisés en fonction de ce qu'ils sont « duratifs », « terminatifs », « ponctuels », et en sous-catégories relevant d'autres modalités d'action (Aktionsarten). Les modèles de description sémasiologiques sont donc prolifiques, parfois contradictoires, et il est quasi impossible d'en dégager un quelconque représenté du temps auxquels tous ces signifiés pourtant dits temporels pourraient renvoyer, car la

plupart des descriptions sémantiques pèchent par leur manque d'abstraction : au lieu de décrire des signifiés, elles décrivent des objets du monde (ou, pour les verbes cités plus haut, des évènements, des procès) auxquels ces signifiés peuvent correspondre. Essayons donc le chemin inverse, en esquissant à priori un représenté du temps.

### 1.1 Le représenté du temps

Observons l'instrument qui par excellence mesure le temps, l'horloge mécanique qui existe en Europe depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle (Lenz 2005). Un cadran circulaire d'une part, un balancier parcourant un incessant va-et-vient d'autre part, forment un remarquable concentré de représentations temporelles bien installées dans nos cultures. La circularité du cadran tout d'abord, inspiré des cadrans solaires, rappelle la conception cyclique du temps dominant la période antique et notre ère jusqu'au Moyen-Age. C'est la perception de l'éternelle alternance des jours et des nuits, des cycles de lune, des saisons et des années. Le mouvement pendulaire lui aussi correspond à ce représenté cyclique, pour un laps très court, certes, mais il correspond à une représentation de l'année chez les Egyptiens qui graduent un mur de gauche à droite puis de droite à gauche pour indiquer la position du soleil au zénith pour chaque mois. Mais la nouveauté de cette invention est que le balancier représente un *perpetuum mobile*, un mouvement incessant, infini, une durée, transmise à des aiguilles sur le cadran qui y parcourent un éternel cheminement. On est à l'orée du passage vers un autre représenté du temps, celui de la durée qui s'écoule inexorablement sans retour, c'est l'axe du temps orienté vers la droite, éventuellement borné. Enfin, le parcours des aiguilles ne permet de lire l'heure que si ce parcours, c'est-à-dire ce déplacement dans l'espace, est mesuré en intervalles réguliers par une graduation qui sert de repère. Le repère spatio-temporel du cadran, le point sur l'axe des temps, voilà l'ingrédient nécessaire pour se situer dans ce mouvement infini.

Les éléments qui composent notre représenté temporel se résument donc à un cycle ou mouvement borné qui, se répétant, devient une durée indéterminée qui ne devient mesurable, graduable que grâce à un repère. Le lexème *Zeit* correspond à cette esquisse de représenté. il exprime le temps dans sa durée indéterminée, mais sert aussi à exprimer un phénomène cyclique, celui des marées (dans sa forme bas-allemande *tide*).

### 1.2. Les unités linguistiques renvoyant à ce représenté

La démarche onomasiologique consiste à présent à rechercher quelles unités linguistiques ont un signifié qui renvoie à un tel représenté.

### 1.2.1 La sémantique du verbe et des noms dérivés

Les verbes sont les premiers candidats-signifiés pour l'expression du représenté temporel, puisque les analyses sémantiques leur attribuent les plus diverses significations temporelles. La plupart des classements des verbes selon les modalités d'action qu'ils expriment distinguent deux classes principales, celle des verbes imperfectifs) et celle des verbes perfectifs (Helbig/Buscha 1986 : 72 sqq), ou la classe des verbes duratifs et celle des verbes ponctuels (Schanen/Confais 1986 : 130 sqq). Dans ces études, les sous-classes, notamment des verbes perfectifs, distinguent des verbes qui initient un procès (*anfangen*), finissent un procès (*ausklingen*), ou le recommencent (*wiederholen*).

Mais ce type de classement des verbes est trop axé sur la description du monde en sous-tendant l'expérience et la connaissance d'évènements pour donner un avis sur la durée prétendument objective du procès décrit par le verbe : *explodieren* est dit « ponctuel », parce qu'il renvoie à des faits ressentis comme tels, *schlafen* est dit « duratif » parce que nous ressentons ce procès comme long dans notre expérience du monde.

Du point de vue strict du signifié, il ne peut pas être question de « durée » ou de « ponctualité », ce sont des ressentis extra-linguistiques. Les signifiés des lexèmes verbaux, donc forcément des verbes dits « simples », expriment un procès, et cette processualité engendre une certaine durée, qui reste cependant indéterminée. La grammaire Helbig/Buscha (1986 : 73) dit que la plupart des verbes simples sont « duratifs », et c'est à juste titre, à condition qu'on entende par « verbe duratif » non pas un verbe utilisé pour dépeindre un évènement long, mais signifié exprimant une processualité en-dehors de tout bornage. Mais il est alors injustifié de faire une exception des verbes traditionnellement considérés comme « perfectifs par essence » (*finden, kommen, treffen, sterben*), car leur signifié aussi indique un procès indéterminé dans sa durée.

La temporalité naît de cette seule durée indéterminée, de cette processualité qui émane des signifiés des verbes ainsi que de toutes les formes nominales dénommant un tel procès (*fahren/die Fahrt*). Ces lexèmes ressemblent donc à un simple mouvement de balancier de l'horloge.

### 1.2.2. Les adjoints au verbe

Les lexèmes verbaux, ces signes qui suggèrent une durée indéterminée, se trouvent associés à d'autres signes (les préverbes ou particules verbales, et les adverbes sous toutes leurs formes ou adverbiaux), dont le rôle sémantique consiste pour l'essentiel à quantifier ou borner cette durée indéterminée de la processualité. Ainsi le procès *fahren* peut être borné par les préverbes *an-, ab-*, et quantifié par les adverbes *lange, kurz*. A ces bornes « à gauche » (cette

métaphore implique un représenté du temps qui s'écoule de gauche à droite<sup>1</sup>) peuvent correspondre des bornes à droite, comme dans *ausrollen*, *ankommen*. Le fait qu'on puisse ainsi borner le procès « *kommen* » implique que ce verbe exprime une processualité, contrairement à un grand nombre de descriptions sémantiques.

Une autre caractéristique des préverbes est d'indiquer si le procès se répète, s'il se trouve inscrit dans la seconde phase d'un cycle : avec *wieder-* et *wider* un procès se trouve dans sa processualité indéterminée qui se renouvelle ou se trouve inscrit dans un cycle implicite. Avec *zurück*, le procès se trouve dans la seconde phase d'un cycle, et il est borné. Ce marquage d'itérativité rappelle le mouvement de balancier de l'horloge, mouvement que l'on peut appréhender en tenant compte de l'orientation du mouvement ou non, du fait que le balancier a une course limitée ou non.

Les adjoints au verbe ne donnent aucune précision sur la durée « objective » du procès, ils ne font que spécifier quel phase du mouvement du balancier de l'horloge est appréhendée : sa course de *perpetuum mobile*, son débattement limité ou son va-et-vient. Le signifié combiné du verbe et de ses adjoints ne renseigne que sur la processualité avec ou sans son éventuel bornage.

### 1.2.3 Les prépositions et conjonctions

Les prépositions sont traditionnellement classées en trois groupes sémantiques : celui des prépositions spatiales, celui des prépositions temporelles, et celui qui regroupe les prépositions à sens abstrait, dites notionnelles. Mais on retrouve dans les trois groupes les mêmes formes, une préposition comme *an* peut se retrouver dans les trois classes. Il faut donc les considérer comme un signe avec un signifié unique, avec des actualisations possibles dans les trois types de contexte cités. Un certain nombre de travaux de recherche ont tenté de rétablir l'unité du signe dans la description des prépositions (Marcq 1988, Krause 1994/1998), mais la difficulté est grande à cause du domaine notionnel. Il faut alors appréhender la préposition dans une abstraction bien plus grande que celle qui prévaut généralement, là encore parce que la tentation est forte de décrire des situations du monde plutôt que le fonctionnement abstrait du signifié.

Pour l'aspect temporel du signifié des prépositions, il n'est pas difficile d'établir le lien avec l'espace. L'horloge donne une indication du temps qui s'écoule par la distance des aiguilles parcourue sur le cadran, l'unité temporelle

---

<sup>1</sup> L'axe des temps orienté de gauche à droite, d'un « passé » vers un « futur » est lui aussi un représenté culturel de notre société occidentale. D'autres civilisations comme la Chine regardent non pas l'avenir, le futur, mais le passé, comme unique temps vécu et « regardable », appréhendable, l'axe est alors orienté vers le passé.

est représentée par une distance spatiale, par le nombre de va-et-vient parcourus par le balancier.

La préposition seule, comme le lexème verbal seul, n'exprime qu'une temporalité très indéterminée. La aussi, on distingue traditionnellement les prépositions qui expriment une durée (*nach, vor, während*) de celles qui fixent un « point », c'est-à-dire une heure, un jour, un mois ou une saison sur l'axe supposé du temps : *in, an, um, zu*. Mais c'est perdre de vue que ces prépositions, notamment *um* et *zu*, ont un sens spatial exprimant un mouvement, et que *in* et *an* ne font que situer de manière très indéterminée dans un segment (*in*) ou dans une proximité (*an*) par rapport à un repère. A aucun moment, ces prépositions ne laissent imaginer un « point », au contraire, ils indiquent un mouvement, une vectorisation comme les autres prépositions. Par l'utilisation de ces prépositions, les locuteurs allemands montrent qu'ils ont bien perçu l'impossibilité de fixer un point temporel précis ; dire l'heure exacte résultera toujours à donner une heure approximative, un créneau horaire, dépassé au moment où la phrase sera prononcée. Culturellement, *um* (que l'on peut paraphraser en « aux alentours de ») renvoie certainement à l'imprécision des horloges d'autrefois, mais cette imprécision ne s'est que réduite avec le progrès technologique, elle est devenue imperceptible, mais n'a pas disparu.

*Nach* et *Vor* renvoient à une telle vectorisation, il s'agit d'un mouvement, d'une processualité orientée et bornée à son origine, l'expression adverbiale *nach wie vor* permet d'effacer ce bornage implicite. D'autres mouvements sont non bornés : *über, während, mit*.

Comme pour les lexèmes verbaux, la temporalité contenue dans le signifié des prépositions et des conjonctions composées à l'aide de ces prépositions (*nachdem, bevor, während*) résulte d'une processualité, elle reste dans tous les cas extrêmement indéterminée, et les déterminations temporelles plus précises résultent du groupe nominal (GN) qui accompagne la préposition ou du groupe verbal (GV) qui accompagne la conjonction.

#### 1.2.4 Groupes prépositionnels et circonstants

Dans la construction des signifiés de phrases, les verbes et les prépositions sont accompagnés de groupes dont le signifié va fournir le repère, le cadran gradué de l'horloge qui permettra de déterminer plus précisément la temporalité qui se résume jusqu'ici à une simple processualité, un simple mouvement de balancier.

La détermination temporelle ne peut naître que grâce à la mise en perspective de plusieurs événements (procès) ou à la situation d'un procès par rapport à une autre durée exprimée par exemple dans un GN (*der Tag, das Jahr*).

Seule la construction temporelle où les événements sont mis en perspective les uns par rapport aux autres relève à proprement parler du signifié. Il s'agit de l'indication que deux procès indéterminés se succèdent (soit que l'un borne l'autre, soit que les procès sont distants l'un de l'autre) ou sont concomitants.

er ißt vor dem Fahren  
er ißt nach dem Fahren  
er ißt während des Fahrens  
nach der Fahrt / danach ißt er  
mit der Zeit wird man weise

Toutes les autres indications contenues dans ces unités linguistiques et qui donnent un cadre temporel sont soit des indications relatives au « présent », ce moment aux contours imprécis et dilatable à souhait que fixe l'acte d'énonciation, ou relatives à des données culturelles, elles aussi dépendantes le plus souvent de l'environnement de l'énonciateur, et très faussement appelées dans certaines grammaires « dates absolues ».

Mais contrairement aux descriptions des unités d'expression du temps dans ces grammaires qui opposent une datation objective et « absolue » et une datation « relative » (Schanen/Confais 1986 : 455 sqq), non seulement toute détermination temporelle est *per se* relative, mais en plus, elle est le plus souvent relative à des indications extra-linguistiques, qui ne font pas partie du signifié propre d'unités de la langue, mais de conventions culturelles ou de la subjectivité du locuteur. Il s'agit d'une dimension pragmatique et non plus sémantique.

## 2. Le temps subjectif du locuteur

Le temps n'a pas d'autre signifié dans la langue que la durée et la construction d'une chronologie d'une durée relative à une autre. Il n'y a pas de signifié de mesure du temps, il n'y a pas davantage de détermination objective du temps. Il faut donc se référer au locuteur et à sa situation d'énonciation pour obtenir enfin un ancrage, un repère utilisable par le récepteur comme le serait la graduation sur le cadran d'une horloge. Ce rapport au locuteur comporte au moins deux dimensions.

### 2.1 La dimension centripète (aussi dite égocentrique) de l'acte d'énonciation

Par l'acte d'énonciation, un locuteur « s'approprie la langue » (Benveniste 1974 : 82), il utilise les signes de la langue et les actualise en se plaçant lui et son contexte au centre de son discours. L'acte d'énonciation donne le repère spatial et temporel, il fixe le « hic et nunc » ; il est donc le repère temporel de

tout discours, c'est le zénith par rapport auquel se construit toute relation temporelle.

Ce n'est qu'au travers de l'acte d'énonciation que des unités linguistiques que Roman Jakobson avait appelées *shifters* (Jakobson 1963) peuvent être comprises : *Heute, gestern, morgen, jetzt, nachher, vorhin, nun, letztes Jahr, nächsten Monat*, etc. La temporalité du discours se construit relativement à cet acte d'énonciation, qui est présent dans tout discours ou texte de quelque nature qu'ils soient. Un roman dit « à la troisième personne » met en scène un narrateur (un « je ») invisible avec son « maintenant » tout aussi implicite, et tout ce qui est narré se construit temporellement par rapport à ce moment implicite de l'énonciation. En outre, le locuteur devient dans son acte d'énonciation la source de toute deixis dans le discours. Or une majorité d'indications temporelles se font à l'aide d'unités déictiques : *diese Woche, dieses Jahr, an jenem Tag, an dem Morgen*, etc. L'élément déictique pointe du doigt un moment dans le temps, et le doigt appartient au locuteur, ou du moins c'est lui qui l'oriente.

Enfin, le locuteur fait aussi entrer dans son discours son contexte culturel, qui sous-tend notamment les indications temporelles. S'il est clairement établi que certains adverbes comme *heute, gestern* ne peuvent être interprétés que par rapport au locuteur, cette relativité s'étend en fait à toutes les indications temporelles en termes d'heure, jour, semaine, mois, année, qui sont toutes symptomatiques de la culture ou de la religion des participants à la communication, notamment du locuteur, même si elles se réfèrent à des phénomènes naturels cycliques universellement perceptibles.

Le cadran de l'horloge est divisé en 60 unités : il s'agit d'une base courante dans le Moyen-Age européen, où l'on comptait en douzaines, vingtaines (comme en témoignent encore des noms comme « Hôpital des Quinze-Vingts »), et en soixantaines, qui est le plus petit commun dénominateur des deux premières bases. Le progrès technologiques effectué bien plus tard a permis de mesurer le temps en centièmes de secondes, cette base 10 adoptée presque universellement depuis les Lumières.

Les jours portent des noms issus de la mythologie, transposés, pour l'allemand, du latin à des équivalents germaniques : *\*teiwa* (*Ziu* en vha.) pour *Mars* dans *Dienstag*, *Freia* pour *Venus* dans *Freitag*, etc. Les noms des mois sont aussi de tels vecteurs de culture, comme le sont encore les valeurs symboliques des chiffres : la division en 7 jours de la semaine ; notre calendrier julien de 12 mois dans l'année est directement inspiré du calendrier égyptien qui reposait à la fois sur des cycles astraux et sur celui des crues du Nil.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Pour un rappel très exhaustif des origines culturelles de notre calendrier, découpage en 12 mois et en semaines de 7 jours, cf. Lens 2005. Aucun des principes de notre calendrier ne résulte de l'évidence objective, mais uniquement de choix culturels, à commencer par celui qui consiste à se référer au soleil, et non à la lune, pour le cycle des années.

Les indications temporelles sont cependant bien plus affaire de convention, de culture, qu'observation de cycles naturels. La divergence des cycles lunaires, solaires, la non réductibilité d'une année solaire à un nombre entier de jours, etc. ont imposé des compromis religieux, politiques, économiques, comme celui des années bissextiles. C'est ainsi que s'explique que la durée en français de 15 jours devient en allemand *14 Tage*. Souvent, la politique s'en mêle, ce qui augmente la confusion. C'est ce que montre notre débat sur l'heure d'été et l'heure d'hiver, alors que ni l'une, ni l'autre ne correspond à l'heure solaire, qui pourtant donne la référence observable. Le calendrier révolutionnaire est un autre exemple où la politique et la vogue rationaliste ont failli détrôner des conventions plus anciennes. Tout paléographe ou lecteur de textes anciens connaît la difficulté de datation des textes à partir des indications contenues dans les sources elles-mêmes. Ainsi, que doit penser le lecteur de l'Ancien Testament des âges bibliques des personnages ? Et dans le Nouveau Testament, à quelle heure est arrivé l'ouvrier de la douzième heure ? Plus récemment, en Europe, il a fallu, pour des raisons politiques et religieuses, plus de trois siècles pour généraliser le calendrier grégorien, institué en 1582 par Grégoire XIII, ce qui perturbe toutes les dates dans une période pourtant récente, et qui fait que la Révolution russe d'Octobre a eu lieu en novembre, selon notre calendrier français.

## 2.2 Focalisation subjective du locuteur

Si le locuteur et son contexte formant le seul repère de toute construction temporelle dans le discours peuvent encore être considérés comme objectivement situables, comme un cadran aux gradations variables, mais tout de même observables, il se trouve que cette gradation a de plus la faculté de se dilater ou se contracter en fonction de la focalisation subjective du locuteur, conformément à l'expérience que chacun fait sur le ressenti long ou court selon la perception subjective d'une durée objectivement identique.

C'est le locuteur dans sa focalisation qui choisit de présenter un procès comme « long » ou « bref ». Durée ou ponctualité ne sont pas, nous l'avons vu, des caractéristiques de signifié du procès, mais elles dépendent de la perception subjective : certes, l'expérience humaine du déroulement d'évènements du monde réel permet de les classer en « longs » ou « brefs » par rapport à un consensus non déterminé de durée, souvent ressenti relativement à la durée d'évènements de la vie humaine. Mais que deviennent toutes ces durées estimées à l'aulne du cycle de la vie humaine lorsqu'on les mesure à l'aulne du cycle de vie d'une mouche éphémère ou du cycle de vie d'une planète ? Le locuteur et lui seul choisit de focaliser son regard sur un segment plus ou moins large de l'axe supposé du temps.

Même des verbes comme *platzen*, *explodieren* peuvent être employés, actualisés, mis en parole, dans des contextes où la durée de leur procès est mesurée, décrite dans son déroulement, divisée en phases : il suffit par exemple de penser aux descriptions du fonctionnement d'un moteur à explosion où les différentes phases de l'explosion décrite au ralenti peuvent être observées. Le point de vue du héros du film *Les choses de la vie* de Claude Sautet<sup>1</sup> est de décrire le déroulement d'un accident de la circulation dont il est victime, et durant ces quelques fragments de seconde, de voir se dérouler « le film de sa vie » pendant la quasi totalité de la durée du film. L'évènement réputé bref de l'accident est présenté comme durant plus d'une heure, l'évènement réputé long de la vie du héros défile dans le même laps de temps. Tout est question de présentation, de focalisation du locuteur.

Ainsi, des énoncés comme « *Während des Aufpralls* » ou « *während die Bombe explodierte* » ou « *die Bombe explodierte lange* » ne sont pas à considérer comme agrammaticaux ou « impossibles », ils ne font que décrire des expériences subjectives singulières que le locuteur a toute latitude de présenter par cette combinaison de signes associant « *lange* » à des verbes réputés ponctuels comme *platzen*, *kommen*, *finden*.. Cela rend caduque la plupart des tests linguistiques appliqués aux verbes pour en déterminer le signifié « ponctuel » ou « duratif ».

C'est dans cette même subjectivité qu'apparaît la notion de « présent ». Il s'agit de ce moment indéterminé où se situe l'acte d'énonciation, auquel le locuteur peut choisir d'attribuer une étendue extrêmement variable, large dans « *Das Universum dehnt sich noch immer aus.* », étroite dans « *Er schlägt die Wagentür zu* ». C'est ce segment à étendue variable qui sépare dans la chronologie des faits énoncés le passé du futur : ces deux notions n'ont elles non plus rien d'absolu, elles appartiennent à la chronologie des faits énoncés. Le fait qu'un évènement soit situé dans le passé ou futur ne dépend pas de sa date, de son ancienneté, mais uniquement du présent fixé par le locuteur et de l'étendue que le locuteur attribue à ce présent, de la distance qu'il choisit de mettre entre lui et les faits narrés (Weinrich 1994 ; Lefevre 2004).

Le temps dans la langue est une donnée qui ne peut être déterminée que par rapport au locuteur et par le locuteur, au travers du focus qu'il choisit de projeter sur les procès. Toute indication temporelle est donc relative, fonction en grande partie de choix subjectifs du locuteur.

---

<sup>1</sup> Claude Sautet *Les Choses de la vie*. 1970. Avec Michel Piccoli et Romy Schneider.

### 3. Le temps du discours

Le discours lui-même, aussi bien dans sa production que dans sa réception, a une durée : elle s'oppose à l'immédiateté ou du moins à l'intemporalité de la pensée. Le discours se construit en une concaténation d'unités et ne peut se faire que dans une durée incompressible. Cette durée engendre des contraintes dans les choix syntaxiques et textuels : il faut composer avec la mémoire du récepteur, produire des séquences de structure et de longueur compatible avec une bonne communication.

C'est ainsi qu'apparaît une nouvelle unité temporelle, celle de la période discursive ou de l'énoncé. Ces périodes sont reliés entre elle par des éléments assurant la cohésion et la cohérence du discours, comme les unités anaphoriques (qui renvoient au « passé » du discours) et cataphoriques (qui renvoient au « futur » du discours).

Ce qui caractérise le temps du discours, c'est son anisochronie perpétuelle par rapport au temps des événements du monde. Le temps de dire la chose n'a quasiment jamais la même durée que la chose dite, si bien que face à toutes ces impossibilités pour dire le temps, il se construit dans les discours, les romans, une temporalité et une chronologie distincte de celle des événements décrits, et distincte aussi de la temporalité des événements du monde. Les textes peuvent en outre revenir sur des faits, en anticiper d'autres, par des analepses et prolepses, déconstruire et reconstruire la chronologie des faits narrés. Cette reconstruction dans le discours de la temporalité est une liberté donnée aux locuteurs, née de la contrainte qui consiste à ne pas pouvoir produire un discours en isochronie avec le fait narré : c'est la difficulté d'un commentateur de match de football obligé de « meubler » les temps morts et de s'exprimer en ellipses lorsque les mouvements de jeu s'accélèrent, c'est la difficulté de faire correspondre une parole à l'immédiateté des faits comme dans « *Attention !...* », où l'explication de l'exclamation reste en suspens car il est déjà trop tard, c'est enfin la raison pour laquelle il nous est impossible de donner l'heure exacte, car l'aiguille avance sur le cadran plus vite que la parole ne réussit à nommer l'instant T.

### Conclusion

Les trois niveaux analysés, le niveau linguistique des signifiés, le niveau pragmatique de l'acte d'énonciation, le temps du discours nous montrent toutes les impossibilités de la langue à exprimer le temps dans une détermination objective, interprétable de tous, invariable. Le temps n'a d'autre signifié dans la langue que celui de la durée envisagée avec ou sans borne. Cette impossibilité linguistique à donner plus de précision à l'expression de la temporalité

correspond à une difficulté d'ordre cognitif : il n'est pas aisé de cerner ce qu'est objectivement la temporalité ni comment elle est perçue généralement. A priori, le temps ne correspond pas à un archétype universel de représenté, puisque chaque culture, chaque religion possède sa propre représentation du temps, de la durée, de la vie bornée ou éternelle. A chacun son calendrier et sa division horaire, que l'universalité de la datation chrétienne et de l'heure GMT ne font que masquer partiellement. Le repère indispensable pour se situer dans l'infinie temporalité ne peut être donné que par des éléments extra-linguistiques qui s'articulent autour du locuteur, de son acte d'énonciation, de son contexte culturel et de sa perception subjective. Il reste à mettre en perspective ces résultats avec les unités de la langue qui semblent le plus liés à l'expression du temps dans la langue : les morphèmes verbaux. Or tout porte à croire que ces morphèmes cumulent l'ensemble des significations décrites ci-dessus, et viennent en redondance corroborer les présentes observations. Rappelons simplement ce que les grammairiens comparatistes ont noté sur les langues indo-européennes : le principal marquage oppose le présent qui envisage le procès dans sa durée, le parfait qui l'envisage dans son résultat, l'aoriste dans sa pure processualité, dans ce qui n'est ni durée, ni résultat. Ces marquages correspondent donc exactement à ce que la langue peut fournir comme signifiés du temps, et qui sont aujourd'hui traités dans le domaine de l'aspect. La structuration chronologique en passé, présent, futur, suppose qu'on puisse fixer un présent comme point d'ancrage sur l'axe du temps, comme repère principal. Or le temps grammatical présent est parmi ceux qui se mettent en place tardivement, il est dérivé d'autres formes (comme le futur par exemple). L'absence d'un signifiant « présent » s'explique alors très bien par l'absence du « signifié », car avons vu que le présent est une donnée subjective et extra-linguistique. Cette approche à la fois onomasiologique et historique devrait donc permettre une analyse des morphèmes verbaux différente de ce qui est le plus souvent pratiqué.

## Bibliographie

Benveniste, Emile. *L'appareil formel de l'énonciation*. in : *Problèmes de linguistique générale*, vol. II. Gallimard, Paris : 1974, p. 79-90.

Helbig, Gerhard / Buscha, Joachim. *Deutsche Grammatik. Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*. VEB Verlag Enzyklopädie, Leipzig: 1986.

Jacobson, Roman. Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe. in : *Essais de linguistique générale* vol. I. Editions de Minuit, Paris : 1963, p. 76-96.

Krause, Maxi. *Eléments pour une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand. AB, AN, IN/EIN, ÜBER, UM, UNTER, VOR*. Verlag Hans-Dieter Heinz, Stuttgart: 1994. (Bd II : AUF, DURCH, NACH, ZU. Stuttgart: 1998).

Lefevre, Michel. «Die "Zeitachse": Was steckt dahinter? ». In : Hervé Quintin (Hg.); *Temporale Bedeutungen, temporale Relationen* (= Eurogermanistik 11) Stauffenburg, Tübingen, 1997. (p. 1-9).

Lefevre, Michel. «Aspekt, Aktionsart und Temporalität. Onomasiologischer Ansatz anhand Walsers „Einschub über die scheinbare Gleichzeitigkeit». In: Laurent Gautier, Didier Haberkorn (Hrsg.): *Aspekt und Aktionsarten im heutigen Deutsch* (= Eurogermanistik 19). Stauffenburg, Tübingen 2004. S. 151-164.

Lenz, Hans. *Universalgeschichte der Zeit*. Wiesbaden: Marix Verlag 2005.

Marcq, Philippe. *Spatiale und temporale Präpositionen im heutigen Deutsch und Französisch*. Verlag Hans-Dieter Heinz, Stuttgart : 1988.

Meillet, Antoine / Vendryes, Joseph. *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. Champion, Paris : 1979.

Schanen, François / Confais, Jean-Paul. *Grammaire de l'allemand. Formes et fonctions*. Nathan, Paris : 1986.

Weinrich, Harald. *Tempus : besprochene und erzählte Welt*. (5. Aufl.). Stuttgart: Kohlhammer 1994.

**(RE)ADHESION ET/OU (RE)ABONNEMENT \***

Mme/Mlle/M. Prénom : ..... Nom : .....

Adresse : n° ..... rue ou lieu dit .....

Code postal : ..... Ville : .....

|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|
|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|

Ancienne adresse (en cas de changement récent) : .....

@-adresse :

Etablissement d'exercice :

- Se réabonne aux NCA pour l'année 2015 tarif ordinaire : 30 €  
Tarif étudiant (joindre photocopie de carte étudiant) : 20 €  
Tarif pour les institutions : 45 €
- Commande *Initiation au commentaire grammatical* (concours) 6° édition, revue et augmentée 1995, de René Métrich : 12 €
  - Commande *Les invariables difficiles*. Dictionnaire allemand-français des particules, interjections et autres mots de la communication (cf infra p.490)
- Commande *Principes de métrique allemande* de Jean Fourquet : 10 €
- Commande *Des Racines et des Ailes. Mélanges en l'honneur de Jean Petit* : 10 €
  - Commande *Didascalies. Mélanges en l'honneur d'Yves Bertrand* : 12 €  
Participation aux frais de port pour toute commande : 3 €
- Renouvelle son adhésion à l'Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand : cotisation 5 €

**Date et signature :** .....

La liste des articles parus dans les numéros des années précédentes peut être envoyée sur demande (joindre timbres pour une valeur de 1,50 €).

Adresser le chèque global libellé à l'ordre de l'Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand, avec le présent bulletin, à Madame METRICH, 18, rue d'Iéna, 54630 RICHARDMENIL.

**PRIX DE VENTE AU NUMERO 14 €**

\* Rayer les mentions inutiles

## Nouveaux Cahiers d'allemand

Les N.C.A. paraissent quatre fois l'an et sont administrés par l'association des Nouveaux Cahiers d'Allemand (A.N.C.A.) dont le Conseil d'Administration comprend

- R. MÉTRICH, Université de Lorraine, Président
- F. AURIA, ADEAF, Vice-président
- E. FAUCHER, Université de Lorraine, Secrétaire
- Mme R. MÉTRICH, Trésorière
- Y. BERTRAND, Professeur des universités honoraire
- M. KAUFFER, Université de Lorraine
- A.GEIGER-JAILLET, Université de Strasbourg -
  - L.GAUTHEROT, professeure au Lycée Mathis de Schiltigheim
- D.MORGEN, I.P.R. honoraire
- Yves RUDIO, professeur en classe bilingue à l'Ecole des Roses à Haguenau
- Ulrich HERMANN, APLV
- Odile SCHNEIDER-MIZONY, professeure de linguistique allemande à l'Université de Strasbourg

Pour tout ce qui concerne la rédaction, adresser la correspondance à la Rédactrice en chef, Mme SCHNEIDER-MIZONY, Département d'études allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes, BP 80010, 67084 Strasbourg cedex ; pour l'administration : Mme MÉTRICH, adresse ci-après.

Les N.C.A. paraissent sous le double sigle "ANCA" et "ADEAF" en vertu d'une convention de coopération entre les deux associations, dont le texte figure page 267 du n° 1983/4.

### ABONNEMENTS

Adresser le titre de paiement (libellé à l'ordre des Nouveaux Cahiers d'Allemand, CCP 1016 13 B NANCY) à Mme MÉTRICH, 18, rue d'Iéna, 54630 RICHARDMÉNIL.

|   |      |
|---|------|
| Abonnement 2015 (particuliers)                | 30 € |
| Institutions                                  | 45 € |
| Tarif Etudiants (photocopie carte d'étudiant) | 20 € |
| Prix de vente au n°                           | 14 € |
| ADHESION A L'ASSOCIATION                      | 5 €  |
| COTISATION 2014:                              |      |

Siège Social ATILF/ UMR 7118 CNRS, 44 Avenue de la Libération - BP 30687 - 54063 NANCY Cedex